

Nouveaux courts métrages québécois Drames humains

Jean-François Hamel

Volume 28, Number 2, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61002ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, J.-F. (2010). *Nouveaux courts métrages québécois : drames humains*. *Ciné-Bulles*, 28(2), 46–47.

Drames humains

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Pour une troisième année consécutive, la SODEC, en partenariat avec le festival Regard sur le court métrage au Saguenay, a produit un coffret DVD, *Nouveaux courts métrages québécois*, afin de favoriser la diffusion, ici comme à l'étranger, d'une sélection de films produits au cours de la dernière année. Il émane de cette compilation une humanité doublée d'une esquisse de réflexion sur l'individu et la société dans laquelle il vit.

Le Technicien, de Simon-Olivier Fecteau, raconte les prouesses d'un réparateur de téléviseurs qui tente de répondre aux demandes d'un vieil homme dégoûté par les horreurs qu'il voit à l'écran. Empruntant un ton relativement léger, ce film traduit un thème simple: l'isolement et la détresse des personnes âgées. Original et sans prétention, ce petit film de Fecteau raconte une brève histoire divertissante par la rapidité de sa narration, mais intéressante par le portrait qu'elle brosse de notre monde. Un autre court traite d'une problématique actuelle: **Surmenage**, d'Alexandre Leblanc, transporte le spectateur dans la vie d'un homme obsédé par sa carrière, jusqu'au jour où il croit avoir perdu son fils. Plus moralisateur que **Le Technicien**, le film de Leblanc n'en est pas moins pertinent; il parvient efficacement à illustrer,

par un montage dynamique et efficace, la folle existence d'un individu complètement obnubilé par son travail, insensible à sa famille et à ses besoins fondamentaux. Les choses changeront à la fin lorsqu'il réalisera sa méprise et sa stupidité. Samer Najari, avec **La Neige cache l'ombre des figuiers**, explore un autre sujet de société, l'immigration, en suivant les péripéties d'un groupe d'immigrants qui font l'expérience de l'hiver au Québec pour la première fois. On pourrait croire qu'il s'agit d'un documentaire tellement il est réaliste, même si le réalisateur se permet quelques élans fantaisistes. Najari filme les rues et le travail de ces hommes, avec un tel souci du détail, une telle précision, qu'on a le sentiment d'y être. Contrairement aux deux films précédents, avec lesquels il partage une volonté de réfléchir à certaines questions contemporaines, le film de Najari aborde son sujet de manière relativement objective et laisse le spectateur se faire son opinion sur le sujet.

Dans d'autres films, on s'intéresse à la société comme objet d'analyse; ici, c'est une jeunesse en proie au désespoir et à la désillusion qui est dépeinte avec réalisme. Dans **La Vie commence**, Émile Proulx-Cloutier raconte la journée qui changera la vie d'un élève tourmenté.

Ponctué de silences et d'une belle efficacité, le film n'explique rien, ce qui rend encore plus troublante cette séquence où l'adolescent s'enferme dans sa chambre afin de s'enlever la vie. Tentative qui échouera. Le réalisateur ne tombe jamais dans l'explication psychologisante, pas plus qu'il ne tente de glorifier le geste du personnage. Il parvient ainsi à traduire l'impuissance et l'incompréhension qu'on peut éprouver devant un tel geste. **Naissances**, d'Anne Émond, suit le parcours d'une jeune fille après un avortement. Elle rencontre un homme et développe immédiatement avec lui une relation de confiance et d'intimité. La route, lieu central de ce court métrage, crée une atmosphère particulière: elle laisse deviner à la fois la solitude et la perte de repères de cette adolescente perdue, à peine entrée dans la vie. Émond la montre sans la juger, ce qui donne au film sa sensibilité particulière, sa richesse aussi. Encore plus dérangeant que les deux précédents est **M'ouvrir** d'Albéric Aurtenèche. Plus dérangeant, et plus poignant aussi, ce film a l'effet d'une gifle. Le titre annonce l'attitude de sa protagoniste, une fille de 16 ans. Ce qui frappe chez elle, c'est sa froideur. **M'ouvrir** montre les choses simplement, sans amplification dramatique, comme si elles recommençaient perpétuellement. Comme



M'ouvrir, La Vie commence, In Cold Love et Le Technicien

dans **La Vie commence**, ce film traduit sa part d'incompréhension, ici incarnée dans la figure paternelle. Ces trois films rendent avec intelligence la complexité et l'apparente incohérence de la pensée adolescente.

À l'écart de tous ces récits marqués par les problèmes ordinaires de la vie, une poignée de films plus existentiels, mystérieux même, se distingue. Des films sur l'homme et sa solitude. **Le Revenant**, de Yan Lanouette-Turgeon, évoque l'existence morne d'un homme habitant un

chalet isolé. Il semble cacher un terrible secret. Un cadavre est bientôt retrouvé et des souvenirs refont surface. Austère et lent, le film crée une atmosphère particulière, doublée d'une attente. Tout y est obscur, incertain. Ce qui force l'admiration dans ce court métrage, c'est sa narration qui s'apparente à l'abstraction, procédé radicalisé dans **In Cold Love** de Franck Blaess. Comme dans le film de Lanouette-Turgeon, celui-ci met en scène un homme esseulé qu'entoure un mystère absolu. Ramener des gens chez lui semble sa seule mission, son seul

objectif. Ce court métrage de Blaess est tout sauf rassurant; il déstabilise le spectateur, trouble ses perceptions, à la manière du **Revenant**, par des scènes hypnotiques qui ne laisseront personne indifférent.

Tous ces films partagent une même thématique : l'être humain. Ils mettent en scène autant de lieux où l'individu est seul avec ses secrets, ses tourments, éternellement incompris et prisonnier de lui-même, avec ou sans la volonté de s'en sortir. ▀